

SOIXANTE-HUIT LETTRES PUBLIÉES POUR LA PREMIÈRE FOIS EN 1613, D'APRÈS UN  
MANUSCRIT DU COLLÈGE D'ANVERS.

LETTRE 174

AUX ÉVÊQUES, PRÊTRES ET DIACRES, EMPRISONNÉS A CHALCÉDOINE

*Ecrivez, à ce que l'on croit, l'an 404, lors du départ pour Cucuse.*

Quel bonheur pour vous et d'être captifs, et de supporter dans de pareilles dispositions votre captivité, de déployer au milieu de ces épreuves un courage d'apôtres ! Car les apôtres comme vous, battus de verges, persécutés, emprisonnés, supportaient ces tribulations avec une joie profonde: que dis-je? ils continuaient, jusque dans les fers, à remplir leur devoir et à veiller sur l'univers. Je conjure donc vos charités de ne pas se laisser abattre, de redoubler, au contraire, de zèle, à proportion que vos souffrances deviendront plus cruelles, de songer chaque jour au sort des Eglises de toute la terre, aux moyens propres à guérir leurs maux sans vous sentir découragés ni par votre petit nombre, ni par les persécutions qui vous assiègent de toutes parts. Car, puisque ces souffrances vous assurent un plus grand crédit auprès de Dieu, vos forces aussi ne peuvent manquer de s'accroître. Sachez donc déployer le zèle que réclament les circonstances; et tant par vous-mêmes, que par ceux dont vous pourrez employer le concours, efforcez-vous de parler et d'agir, de manière à calmer la tempête qui règne. Car rien n'est si capable que vos soins d'amener cet heureux effet : et d'ailleurs, fussiez-vous échouer, votre zèle et vos bonnes intentions obtiendront leur récompense de la bonté divine.

LETTRE 175

A AGAPET

*Cucuse, probablement 401.*

Mon maître, le très-pieux et très-honoré prêtre Elpidius, a prodigué constamment ses efforts et ses sueurs pour arracher au joug de l'impiété les habitants de la montagne, je veux dire de l'Amanum. Il a réussi, il les a tirés de l'erreur, il a élevé des églises, organisé des monastères; d'autres que moi pourront en instruire votre générosité. Comme je sais que vous aimez passionnément les hommes pieux et généreux, persuadé que je vous ferai plaisir en vous signalant l'auteur de tant de bonnes oeuvres, et cherchant d'ailleurs toutes les occasions de vous saluer, je vous adresse cette lettre, où je m'acquiesce de la salutation qui vous est due, et recommande Elpidius à votre générosité. Voyez-le donc avec les yeux dont il vous convient de le voir, mon très-honoré et très-révérend maître, et témoignez-lui par votre conduite que ce n'est pas en vain qu'il est venu à vous chargé d'un message de notre part, et que cette lettre a eu le pouvoir de lui concilier beaucoup de bienveillance et d'affection. Nous saurons un gré infini à votre générosité, si nous voyons qu'à la distance où nous sommes, il nous suffit d'une lettre pour assurer votre affection à ceux qui désirent vivement en jouir : car mon protégé est de ce nombre; il aime passionnément votre sagesse : aussi est-ce avec beaucoup d'instances qu'il nous a demandé cette lettre.

LETTRE 176

A HÉSYCHIUS

*Cucuse, 404.*

Nous voudrions bien vous voir en réalité et jouir de votre aimable et charmant commerce. Mais comme cela nous est difficile, tant à cause des difficultés du voyage, que par suite de nos occupations et de nos infirmités, nous cherchons dans les lettres une consolation à laquelle ni la faiblesse de notre santé, ni les périls du chemin ne puissent susciter

SOIXANTE-HUIT LETTRES PUBLIÉES POUR LA PREMIÈRE FOIS EN 1613, D'APRÈS UN  
MANUSCRIT DU COLLÈGE D'ANVERS.

d'obstacles. Octroyez-nous donc cette faveur légère, peu onéreuse, et néanmoins bien propre à nous charmer, à soulager le chagrin que nous cause notre éloignement. Si cet adoucissement nous est accordé, nous croirons être près de votre révérence; et ne la quitter jamais. Sans doute l'affection que vous nous inspirez suffit pour cela: mais l'illusion gagne encore à être secondée par des lettres.

LETTRE 177

A EUTHALIE

*Cucuse, 105.*

Votre lettre est empreinte d'une affection bien profonde et bien vive, d'un pur et sincère attachement. Aussi vous rendons-nous mille actions de grâces, et pour nous avoir écrit, et pour nous avoir donné une grande marque de votre profonde amitié pour nous. Que Dieu récompense en vous de tels sentiments, tant ici-bas que dans la vie future; qu'il vous protège, qu'il veille sur vous, qu'il vous tienne à jamais en contentement et en sécurité ! Car vous savez de reste, ma très-honorée dame, que ce n'est pas pour nous un faible sujet de joie, surtout dans la solitude où nous sommes relégué, que d'apprendre par de fréquents messages que vos affaires vont selon vos souhaits. Ne manquez donc pas de nous en instruire assidûment, ne cessez pas de nous rassurer au sujet de votre santé, si vous voulez qu'au fond de notre désert nous goûtions une consolation précieuse.

LETTRE 178

A ARTIMIDORE

*Cucuse, probablement 404.*

Mon maître Antiochus se flatte de rencontrer chez vous une grande bienveillance, s'il se présente devant votre grâce avec une lettre de notre main. Prouvez-lui donc, mon très-honoré maître, qu'il ne s'est pas abusé; daignez l'accueillir avec la bienveillance qui vous sied; et s'il a quelque prétention juste et raisonnable, montrez-vous disposé à la soutenir : faites-lui voir enfin par votre conduite, que ce n'est pas en vain qu'il s'est présenté chez vous, un message de notre part à la main, et que notre lettre n'a pas peu contribué à lui concilier une juste bienveillance, un équitable appui. Par là, en même temps que vous l'obligerez, vous me ferez honneur à moi-même, et par les mêmes moyens.

LETTRE 179

A ADOLIE

*Cucuse, 405.*

Venir ici, peut-être est-ce difficile si votre santé s'y oppose: car il n'y a pas d'autre obstacle: toutes les alarmes que causaient les brigands sont apaisées. Mais écrire, est-ce donc si pénible ? encore un recours qui vous est fermé. Je dis cela parce que cette lettre est, si je compte bien, la sixième que je vous écris, tandis que j'en ai reçu deux seulement de votre générosité. D'ailleurs, que vous écriviez ou que vous gardiez le silence, nous restons de notre côté fidèle à notre rôle. Nous ne saurions perdre le souvenir d'une aussi ancienne, aussi profonde amitié; nous la gardons toujours en fleur dans notre âme, et, dès qu'il nous est

SOIXANTE-HUIT LETTRES PUBLIÉES POUR LA PREMIÈRE FOIS EN 1613, D'APRÈS UN  
MANUSCRIT DU COLLÈGE D'ANVERS.

possible, nous vous écrivons. Mais à cause de la vive sollicitude que vous nous inspirez, nous désirons vivement aussi recevoir de vous une lettre qui nous rassure au sujet de votre santé. Ne nous privez donc point de cette consolation : certaine du plaisir que vous nous ferez, si c'est pour vous une peine que d'écrire, prenez cette peine en faveur de nous qui vous aimons bien : faites-nous connaître l'état de votre santé; nous désirerions fort en avoir chaque jour des nouvelles.

LETTRE 180

AU PRÊTRE HYPATIUS

*Cucuse, 407.*

Je ne cesserai pas de féliciter votre révérence de sa résignation, de son courage, de la patience à toute épreuve, que vous avez montrée, que vous montrez encore dans les tentations. Je vous ait dit aussi, déjà dans ma précédente lettre, comment une récompense double et triple vous est réservée, tant pour la fermeté que vous avez montrée vous-même, que pour les encouragements dont vous stimulez le zèle d'autrui, toujours plein d'ardeur, en dépit de votre âge avancé, pour les intérêts du peuple persécuté. Je voudrais écrire assidûment à votre révérence: mais, attendu que l'hiver, les alarmes causées par les brigands, l'isolement du lieu que j'habite, rendent cela malaisé, nous profitons de toutes les occasions qui nous sont offertes pour saluer votre religion, et vous prier de nous écrire fréquemment, de nous donner de bonnes nouvelles de votre santé car nous désirons fort être renseigné là-dessus. Nous félicitons en même temps vos compagnons d'épreuves, les très-honorés diacres Eusèbe et Lamprotatus. Vous savez quelles couronnes vous sont réservées en récompense, quel salaire, quel dédommagement. Dans cette espérance, demeurez fermes, inébranlables Dieu rémunérera magnifiquement votre patience, et mettra promptement un terme aux malheurs présents. Ecrivez-nous sans relâche, en nous rassurant sur votre santé, dont nous désirons bien vivement recevoir des nouvelles.

LETTRE 181

A DES ÉVÊQUES

*Probablement 406.*

Si les désordres qui se sont emparés des Eglises d'Orient, ont été violents et multipliés, le zèle que votre religion a mis à les réprimer, a été grand et généreux. Que si le succès vous a manqué, nous plaignons les malades incurables dont l'infirmité a déjoué vos efforts, mais nous ne cessons point de vous admirer et de vous proclamer bienheureux, vous qui après un si long temps et tant de peines inutiles, loin de vous décourager, loin de vous laisser abattre, poursuivez votre ouvrage, et montrez la même ardeur à prodiguer votre dévouement, pour la condamnation de ceux qui ne veulent pas vous entendre, et pour le couronnement, l'ample rémunération de votre propre zèle. Aussi n'est-ce pas nous seulement, ce sont tous les habitants de la terre .qui vous célèbrent et vous glorifient, pour avoir conservé toute votre activité, en dépit de votre éloignement, en dépit des distances et du temps, pour avoir apporté à vous acquitter de votre devoir autant d'énergie et d'ardeur que si vous étiez voisins des faits, et témoins oculaires des attentats commis. Que si les premiers auteurs de ces calamités ne veulent pas renoncer encore à ces fatales disputes, à cette guerre insensée, il ne faut pas que cela vous trouble, ni vous précipite dans le découragement: car plus vous aurez eu de peine, plus votre couronne sera magnifique, quand Dieu décernera ces ineffables récompenses que la parole est impuissante à célébrer.

SOIXANTE-HUIT LETTRES PUBLIÉES POUR LA PREMIÈRE FOIS EN 1613, D'APRÈS UN  
MANUSCRIT DU COLLÈGE D'ANVERS.  
LETTRE 182

A VÉNÉRIUS, ÉVÊQUE DE MÉDIOLANUM

406.

Votre courage, votre indépendance, la liberté de langage avec laquelle vous défendez la vérité étaient déjà choses connues de tous mais les circonstances présentes ont montré plus à découvert votre amour pour vos frères, votre charité, votre piété, votre profonde sympathie pour nous, votre sollicitude pour les Eglises. C'est dans la tempête qu'on reconnaît le mieux le pilote, c'est dans les plus cruelles maladies que se révèle le mieux le talent du médecin : de même celui qui veut vivre dans la piété et qu'un noble courage anime, se signale surtout dans les situations difficiles. C'est ce qui est arrivé pour vous-même : et autant qu'il a été en vous, tout a été réparé, rien n'a été négligé. Mais puisque les fauteurs passés et actuels des troubles en sont venus à ce point de démence que, loin de rougir de leurs actions précédentes, ils aspirent, au contraire, à y mettre le comble; je vous exhorte tous, tant que vous êtes, à déployer le zèle le plus énergique, à persévérer dans une si ardente sollicitude, et même à redoubler d'activité, quelques embarras qui puissent vous être suscités. En effet, ceux qui éprouvent de la peine et des difficultés à accomplir une grande et belle oeuvre, ceux-là recevront une plus ample récompense que ceux qui y réussissent aisément et sans effort. Car saint Paul a dit : *Chacun recevra sa récompense, en proportion de sa fatigue.* (I Cor 3,8) Que l'excès des épreuves ne vous précipite donc point dans le découragement; que cela redouble au contraire votre ardeur. – Car à tout surcroît de tentations est attaché un surcroît de couronnes : c'est autant d'ajouté aux prix qui vous sont réservés en récompense de ces nobles combats.

LETTRE 183

A HÉSYCHIUS, ÉVÊQUE DE SALONE

406.

Bien qu'une longue route nous sépare de votre révérence, et que nous soyons relégué aux confins de la terre, néanmoins grâce aux ailes de la charité qui nous portent, ailes agiles et propres à rendre faciles les voyages de ce genre, nous sommes auprès de vous, nous sommes avec vous, nous vous saluons par cette lettre ainsi que nous le devons, et nous vous exhortons à déployer en faveur des Eglises d'Orient le zèle qu'il vous appartient de montrer. Vous savez quelle récompense attend celui qui tend la main aux Eglises affligées, qui fait succéder le calme à de pareils orages, qui termine une guerre aussi violente. – Et si je vous adresse cette exhortation, ce n'est pas que je croie nécessaire de vous rappeler votre devoir : car vous avez prévenu ma lettre en faisant de vous-même tout ce qui était en vous mais puisque les orages, loin de toucher à leur fin, sont dans toute leur violence, nous vous supplions de ne pas vous laisser abattre ni décourager, et de continuer à appliquer les remèdes dont vous disposez, tant que subsistent les plaies qui affligent le corps de l'Eglise : en effet, plus vous aurez de peine à réussir dans votre entreprise, mieux vous serez récompensé dans l'avenir.

LETTRE 184

A GAUDENCE, ÉVÊQUE DE BRESCIA

Rien de ce qui vous intéresse n'est un secret pour nous : nous connaissons aussi bien que si nous étions auprès de vous votre zèle, votre vigilance, votre sollicitude, les peines, les

SOIXANTE-HUIT LETTRES PUBLIÉES POUR LA PREMIÈRE FOIS EN 1613, D'APRÈS UN  
MANUSCRIT DU COLLÈGE D'ANVERS.

fatigues que vous avez bravées pour la vérité, et nous vous rendons mille actions de grâces jusque dans la complète solitude où nous sommes retenu, c'est pour nous un bien grand soulagement que l'ardeur et la sincérité de votre affection : nous en avons fait ici même l'expérience, et nous savons que là-bas aussi elle persiste dans toute sa force, sans se laisser affaiblir ni par le temps écoulé, ni par la distance des lieux. Nous vous en savons beaucoup de gré, et nous vous prions de montrer toujours le même zèle. Vous savez de combien d'Eglises le salut est en jeu maintenant, et quel grand service il vous appartient de rendre. Pénétré de cette idée, mon très-honoré et très-religieux maître, daignez persévérer dans votre zèle. Car ainsi, par quelques fatigues, vous vous assurerez dans les cieux des palmes immortelles, prix de ces glorieux combats.

LETTRE 185

A LA DIACONESSE PENTADIE

*Probablement 405.*

Vous avez gardé un bien long silence, malgré le grand nombre de voyageurs qui partent de chez vous pour venir ici. Quel peut en être le motif ? Le trouble des affaires ? Loin de moi un tel propos : je sais la grandeur et l'élévation de votre âme, capable de surnager au plus fort de la tempête, et de jouir du calme au milieu des flots déchaînés. Et cela, votre conduite même l'a prouvé : la renommée a porté aux confins de la terre le bruit de vos bonnes oeuvres, et tous proclament que du lieu où est fixé votre séjour, vous savez réveiller, par un effet de votre religion, ceux qui sont le plus éloignés et ranimer leur ardeur. Quel est donc le motif de votre silence ? Quant à moi, je ne saurais le dire : et je prie votre grâce de recourir à la personne qui remettra ma lettre à votre piété pour nous faire savoir si vous vous portez bien, si vous vivez contente et en sûreté, vous et toute votre maison : à la distance où nous sommes, dans le pénible isolement où nous vivons, il suffirait d'un tel message pour nous procurer de grandes consolations.

LETTRE 186

A ALYPE

*Cucuse, 404.*

Vous craignez d'encourir le reproche de précipitation en prenant les devants pour nous écrire : je cite vos propres paroles : quant à moi, je suis si loin de vous accuser à ce sujet que j'impute au contraire votre lenteur à la négligence, et que je vous ai loué plus que jamais lorsque vous m'avez eu devancé. Et j'appuie mon dire sur l'autorité de votre propre jugement. Vous me dites que c'est signe d'une affection particulière, que de parler même à qui se tait. Ainsi, puisque vous voilà délivré de cette crainte d'être indiscret que vous n'auriez pas dû concevoir, et que vous m'avez donné ce gage d'une amitié qui ne fait que s'accroître, adressez-nous désormais lettres sur lettres. Car vous savez quels sont, quels ont toujours été nos sentiments à l'égard de votre grâce. Même relégué dans ce pays désert, même confiné aux extrémités du monde, nous sommes incapable d'oublier jamais votre parfaite et sincère affection; nous ne cessons de nous représenter chaque jour votre image, de repasser dans notre mémoire les vertus de votre âme. Nous voudrions vous écrire plus fréquemment; mais comme cela nous est difficile, à cause de notre éloignement, tandis que la même chose vous est aisée, nous vous prions de nous adresser souvent des nouvelles de votre santé et de toute votre maison. De cette manière, jusque dans notre exil, nous ne manquerons point des plus douces consolations.

SOIXANTE-HUIT LETTRES PUBLIÉES POUR LA PREMIÈRE FOIS EN 1613, D'APRÈS UN  
MANUSCRIT DU COLLÈGE D'ANVERS.

LETTRE 187

A PROCOPE

*De 401 à 407.*

Nous n'avons eu là-bas avec vous qu'un petit nombre d'entretiens, mon très-révérénd maître, mais nous avons fait complètement l'expérience de votre sincère affection, de la candeur de votre âme, de votre profonde et vive tendresse. Aussi, même relégué aux extrémités de la terre, même confiné dans le désert le plus reculé, votre souvenir présent à notre pensée partout où nous allons, et gravé dans notre mémoire, nous porte à vous écrire en dépit de la distance, et à nous acquitter de la salutation qui vous est due; de plus, nous supplions votre grâce, si ce n'est point la charger d'une corvée importune, de montrer, à votre tour, de l'obligeance à notre égard, et de nous rassurer au sujet de votre santé. Nous en sommes instruit sans doute, sans que vous ne nous écriviez, par les voyageurs que nous interrogeons, tant il nous importe de savoir ce qui intéresse votre santé et votre réputation; mais nous voudrions entendre votre voix, lire les mêmes choses écrites de votre main, afin de goûter un double plaisir, celui de vous écrire, et celui de recevoir des lettres de votre générosité. Accordez-nous cette faveur, à la fois honnête et charmante, et qui nous comblerait de joie.

LETTRE 188

A MARCELLIN

*Cucuse, 401.*

Le lieu où nous sommes relégué, Cucuse, est un désert qui n'a point son pareil : néanmoins, quand nous songeons à votre attachement, mes amis, nous goûtons la plus grande des consolations, et notre solitude nous semble un palais. Car c'est un trésor que l'affection d'amis sincères. Aussi, bien qu'absent de corps, sommes-nous, de coeur, uni à vous par les liens du plus inébranlable attachement. C'est ce qui fait que nous vous écrivons en dépit de la distance, et que nous nous acquittons de la salutation qui vous est due. Que vous êtes inscrit au premier rang sur la liste de nos amis, vous le savez de reste, mon très-révérénd maître. Maintenant soyez assez bon pour nous imiter, écrivez-nous fréquemment, rassurez-nous sur votre santé, afin que cet échange de lettres nous fasse goûter une foule de consolations et de plaisirs, et que nous trouvions du soulagement jusque dans notre solitude.

LETTRE 189

A ANTIOCHUS

*Cucuse, 404.*

Comment pourrions-nous jamais oublier votre douce et ardente affection, votre sincère et parfait attachement, la franchise et l'élévation de votre âme, l'intrépidité de votre caractère ? Fussions-nous relégué aux extrémités de l'univers, votre souvenir nous suivrait partout, comme celui d'un ami dévoué, uni à notre personne par un attachement inébranlable. Voilà pourquoi, déporté dans la solitude la mieux nommée qui soit au monde, c'est Cucuse que je veux dire, et malgré la difficulté de mettre la main sur un porteur de messages, nous avons mis tout notre empressement à chercher, à trouver quelqu'un qui vous remît notre lettre, afin de saluer votre révérence, et de rendre à votre magnificence la salutation qui lui est due. Que vous-même, de votre côté, vous n'aurez pas besoin de mes avertissements pour m'écrire avec suite, et me rassurer sur votre santé, c'est ce que votre conduite passée ne me permet guère de mettre en doute. En effet, ce sera pour nous une grande consolation que de recevoir de ceux qui nous aiment bien, des lettres qui nous informent de votre santé, qui renouvellent sans cesse notre attachement par de nouveaux messages, qui nous donnent enfin l'illusion de

SOIXANTE-HUIT LETTRES PUBLIÉES POUR LA PREMIÈRE FOIS EN 1613, D'APRÈS UN  
MANUSCRIT DU COLLÈGE D'ANVERS.

vosre présence, mes bons amis. – Car il suffit d'une correspondance assidue, entre amis sincèrement dévoués, pour leur procurer le plaisir qu'ils goûteraient étant réunis.

LETTRE 190

A BRISON.

*404.*

Qu'est-ce à dire ? quand nous étions là-bas; vous ne vous lassiez pas d'agir et de parler; toute la ville, que dis-je? tout l'univers est instruit de l'affection que vous témoignez pour nous, que vous ne pourriez taire ni cacher, que vous affichez partout dans votre conduite comme dans votre langage : et vous n'avez pas daigné nous écrire une fois, à nous qui avons soif de vos lettres, à nous qui brûlons de lire votre écriture? Ne savez-vous pas quelle consolation nous aurait fait goûter une lettre provenant d'une âme si généreuse, d'une si ardente amitié ? Et si je vous tiens ce langage, ce n'est pas pour vous accuser que vous écriviez ou que vous gardiez le silence, je le sais, votre affection pour nous ne saurait s'altérer c'est que je soupire après des lettres de votre main. Dans votre silence, nous ne cessons d'interroger les voyageurs qui viennent de chez vous, pour savoir si vous êtes heureux et bien portant, et nous nous réjouissons fort d'en recevoir les réponses que nous désirons : mais nous voudrions que votre voix, que votre main nous rendît la même chose. Ainsi donc, si notre prière n'est point indiscrete, ne manquez pas désormais de nous accorder cette faveur qui aura tant de prix et de charme pour nous, et nous apportera tant de joie.

LETTRE 191

LETTRE A LA DIACONESSE AMPRUCLE

*Cucuse, 401.*

J'ai reçu votre lettre qui est la seconde en date et non la première comme vous me l'écrivez, très-honorée et très-respectable dame. Je vous répète encore la même chose, n'appellez point indiscretion l'empressement à prendre les devants pour m'écrire, et ne considérez point comme une faute ce qui mérite les plus grands éloges. Nous voyons là une preuve d'ardente et vive affection, de profond et pur attachement, de brûlante amitié. Dans cette pensée, prodiguez-moi libéralement cette faveur, informez-moi de votre santé, adressez-moi lettres sur lettres pour m'en donner des nouvelles. Car si nous sommes rassurés sur le compte de ceux qui nous aiment, si nous vous savons en santé, en joie, en sécurité, ce sera pour nous un grand allégement aux souffrances de l'exil, une grande consolation jusqu'au fond du désert où nous sommes confiné. – Songez donc à la fête que vous pouvez nous donner, et ne nous refusez point un si vif plaisir : autant que vous le pourrez et qu'il sera en vous, ne cessez pas de nous rassurer au sujet de votre santé.

LETTRE 192

A ONÉSICRATIE

*Cucuse, peut-être 405.*

Nous avons ressenti, nous aussi, une vive affliction, en apprenant la mort de votre sainte fille. Néanmoins, connaissant la sagesse de votre âme et l'élévation de vos sentiments, nous avons la ferme confiance que vous saurez tenir tête à un pareil orage. – Ne pas s'affliger est chose impossible: mais nous vous exhortons à modérer votre douleur en songeant combien les choses humaines sont fragiles, en vous répétant que ces épreuves sont communes à tous, qu'ainsi le veut une loi générale de la nature, un décret de Dieu, notre Maître à tous. – Non, ce n'est pas là mourir, c'est voyager, c'est quitter une vie inférieure pour une meilleure existence. – Pénétrée de ces réflexions, supportez noblement ce qui vous arrive, et rendez grâce au Dieu

SOIXANTE-HUIT LETTRES PUBLIÉES POUR LA PREMIÈRE FOIS EN 1613, D'APRÈS UN  
MANUSCRIT DU COLLÈGE D'ANVERS.

de bonté. Car si le coup a été d'autant plus rude qu'il en suivait de près un autre, la couronne réservée à votre patience n'en sera que plus éclatante, votre récompense que plus magnifique, si vous supportez votre malheur en remerciant et glorifiant Dieu. – Et pour que, nous aussi, nous ne soyons pas trop affligé, pour que nous soyons assuré que notre lettre vous a fait du bien, n'hésitez pas à nous en informer, à nous apprendre que le nuage de votre chagrin est dissipé, que la douleur causée par votre blessure est en grande partie soulagée. Une fois que nous en serons averti, nous ne cesserons plus de vous écrire lettre sur lettre; car nous n'avons pas une médiocre affection pour votre générosité; ayant constamment rencontré chez votre sagesse les plus profonds et les plus purs sentiments de déférence, de respect et d'attachement. Ce souvenir, toujours vivant en nous, maintient dans toute sa force l'affection que vous nous inspirez à jamais quand nous devrions être exilé aux extrémités de la terre.

LETTRE 193

A PAENIUS

*Cucuse, 404.*

Vous m'avez rempli de courage et de joie, lorsque, après m'avoir annoncé de tristes nouvelles, vous avez ajouté ce mot qu'il faudrait avoir sans cesse à la bouche: *Que Dieu soit glorifié en toutes choses!* Ce mot porte au démon un coup terrible : dans quelque péril qu'on se trouve, il donne de la sécurité. Il suffit de le prononcer pour dissiper les nuages de la tristesse. Ne cessez donc de le redire vous-même, et de le recommander aux autres. Par là, la terrible tempête qui s'est déchaînée sur vous, fera place au calme, par là ceux qui sont en butte à l'orage recueilleront une plus belle récompense en même temps qu'ils seront arrachés au péril. Voilà ce qui valut à Job sa couronne, voilà la parole qui mit le diable en fuite, que le força de battre en retraite, honteux et confits, voilà le remède de toutes les agitations. Persistez donc à en user comme d'un charale contre tous les accidents. Quant à l'endroit que j'habite, qu'on cesse d'importuner qui que ce soit à ce sujet : Cucuse est un lieu désert, néanmoins nous y jouissons d'une tranquillité profonde, et la vie sédentaire que nous y menons constamment n'a pas peu contribué à la guérison de la maladie que nous avons contractée dans le voyage. Si vous vous avisez de nous contraindre à de nouveaux déplacements, vous nous causerez par là mille souffrances, surtout en ce moment, lorsque l'hiver est à nos portes. Que personne donc n'aille se rendre importun ni incommode à ce propos. Mais écrivez-nous souvent pour nous parler de votre santé, de la vie que vous menez là-bas, de votre réputation, de votre bonheur. Ce sera pour nous, surtout dans l'isolement où s'écoulent nos journées, une précieuse consolation que de recevoir de pareilles lettres de votre révérence.

LETTRE 194

A GÉMELLUS

*Cucuse, 404.*

Le lieu que nous habitons, Crieuse, est un désert, et le plus désert qui soit au monde. Mais fussions-nous relégué aux confins de la terre, nous ne pourrions oublier votre charité. Sur cette terre étrangère, dans cette solitude où nous vivons, traînant encore avec nous des restes de maladie, assiégé des alarmes que nous causent les brigands (les Isauriens ne cessent d'intercepter les routes et de promener partout le carnage), nous vous portons constamment dans notre pensée, nous ne cessons de nous représenter votre courage, votre franchise, votre douceur et la générosité de votre caractère, et de nous complaire dans ces idées, dans ces souvenirs. Mais vous, de votre côté, écrivez-nous fréquemment, vénérable maître, parlez-nous de votre santé, dites-nous quel effet les eaux chaudes ont produit sur vous, et où en sont vos affaires: afin que, en dépit de notre éloignement, nous soyons aussi bien au fait de tout ce qui vous intéresse que ceux même qui ne vous ont jamais quitté. Vous savez quel prix nous attachons à être informé de votre santé, à cause de l'affection et de l'étroit attachement qui nous unit à votre magnificence.



SOIXANTE-HUIT LETTRES PUBLIÉES POUR LA PREMIÈRE FOIS EN 1613, D'APRÈS UN  
MANUSCRIT DU COLLÈGE D'ANVERS.

LETTRE 195

A CLAUDIEN

*De 404 à 407.*

Qu'est-ce à dire ? cet ami si zélé, si passionné pour nous, cet objet de toute notre tendresse, d'un attachement constant et partagé, n'a pas daigné nous écrire une fois depuis si longtemps? Vous avez pu garder avec nous un silence aussi prolongé? Quel en est donc le motif ? Est-ce qu'après notre départ vous nous avez chassé de votre coeur ? Est-ce qu'alors vous êtes devenu plus indifférent à notre affection ? Je ne le pense pas. A Dieu ne plaise, qu'une âme aussi aimante, aussi dévouée, ait subi un pareil changement? Serait-ce la maladie qui vous a retenu ? Mais ce n'était pas une raison qui vous empêchât d'écrire. Nous ne savons que penser. Ainsi donc, en même temps que vous rompez ce silence, faites-nous-en savoir la cause, et adressez-nous au plus tôt une lettre qui nous rassure au sujet de votre santé. Car le plus grand plaisir que vous puissiez nous faire, le plus grand allégement que vous puissiez apporter à notre solitude, c'est de nous envoyer une lettre pareille. Mais plus de négligence: autrement, si après cette lettre vous persistez dans votre silence, vous n'avez plus de pardon à espérer de nous, nous vous accuserons de la plus profonde ingratitude. Or, je sais que tous les châtiments vous sembleraient plus doux qu'un tel reproche.

LETTRE 196

A AÉTIUS

*Cucuse, 404.*

Il nous est impossible d'oublier jamais votre affection si dévouée, si profonde, si vive, si parfaite, si sincère, nous vous portons constamment dans notre pensée, vous êtes gravé dans notre coeur. Nous voudrions vous voir sans cesse; mais puisque, à l'heure qu'il est, c'est chose impossible, nous avons recours aux lettres pour contenter notre désir en saluant votre piété ainsi que nous le devons, et nous vous exhortons à nous écrire fréquemment de votre côté. Nous avons beau vivre dans une solitude profonde, être assiégé par les alarmes que nous causent les brigands, être en proie à la maladie; si nous recevons de votre générosité des lettres qui nous rassurent au sujet de votre santé, ce sera pour nous, surtout dans notre isolement actuel, une grande consolation. Sachant donc quel plaisir vous nous ferez, quel contentement nous vous devons, ne nous refusez pas une joie si vive, et tâchez de-nous écrire plus fréquemment, ce sera pour nous un grand sujet d'allégresse.

LETTRE 197

A STUDIUS, PRÉFET DE LA VILLE

*Cucuse, 404.*

Doué comme vous l'êtes, d'une haute sagesse, vous n'avez pas besoin de mes paroles pour supporter avec résignation le départ de votre frère; je dis départ, parce que je ne veux pas dire mort. Cependant, pour acquitter ma dette, j'exhorte votre excellence, honorable seigneur, à se montrer, dans cette circonstance, digne d'elle-même; non que vous deviez vous interdire toute affliction : vous ne le pourriez pas, car vous êtes homme, votre âme habite un corps, et vous venez de perdre le meilleur des frères; mais votre douleur doit avoir des bornes. Vous savez, en effet, l'instabilité des choses humaines qui passent comme l'eau des fleuves, en sorte que ceux-là seuls doivent être réputés heureux qui ont fini dans une bonne espérance

SOIXANTE-HUIT LETTRES PUBLIÉES POUR LA PREMIÈRE FOIS EN 1613, D'APRÈS UN  
MANUSCRIT DU COLLÈGE D'ANVERS.

cette triste vie. Ce n'est pas vers la mort qu'ils s'acheminent, mais vers la récompense après le combat, vers la couronne après la lutte, vers le port après la tempête. Que ces pensées soutiennent votre courage ! Nous, dans notre douleur qui n'est pas légère, nous songeons aux vertus de cet homme de bien. Leur souvenir qui nous console doit être un grand adoucissement à votre peine. Si celui qui nous a quittés eût été un méchant couvert de crimes, il faudrait pleurer et se lamenter; mais tel qu'il était et que toute la ville l'a connu, modeste, doux, rigide observateur de la justice, d'une franchise et d'une loyauté parfaite, d'une âme grande et forte, plein de dédain pour les choses d'ici-bas, il faut vous réjouir et vous féliciter vous-même d'être précédé dans une vie meilleure par un frère comme celui-là, qui a placé dans un asile sûr et inviolable les biens qu'il possédait au sortir de ce monde. Gardez-vous donc, seigneur bien-aimé, de vous laisser abattre par votre deuil. Ne soyez pas inférieur à vous-même, et daignez m'apprendre que ma lettre vous a fait du bien, afin que moi-même, à la distance où je suis de vous, je sois fier d'avoir pu, par une simple lettre, adoucir sensiblement cette douleur.

LETTRE 198

A HÉSYCHIUS

*Cucuse, 404.*

Qu'est-ce à dire? Vous qui nous aimez si tendrement (je m'en suis bien aperçu, une vive tendresse ne saurait échapper à la vue de celui qui en est l'objet), vous n'avez pas daigné nous écrire, vous avez pu condamner cette tendresse au silence ? Quel en est le motif ? Je ne saurais le dire : c'est à vous qu'il appartient, une fois le silence rompu, de m'en faire connaître la cause. Si nous nous sommes hâté de prendre les devants pour écrire à votre générosité, c'est afin qu'il ne reste aucun recours. Ecrivez-nous donc assidûment, très-honoré et très-noble maître, et contentez notre désir. En effet, une fois captivé par votre seule réputation, et uni d'amitié à votre générosité, nous ne saurions ni nous résigner nous-même au silence, ni vous le pardonner; et nous ne cesserons de vous persécuter, si vous ne nous adressez pas lettre sur lettre, afin de produire sur nous, par la fréquence de vos messages, la douce illusion de votre présence.

LETTRE 199

AU PRÊTRE DANIEL

*Cucuse, 401*

Béni soit Dieu, qui fait nos consolations plus grandes que nos épreuves, et qui nous donne assez de patience pour supporter, même avec une joie profonde, les sujets de chagrin qui nous arrivent! Voilà qui double, et c'est le principal, notre récompense : nous résigner, et nous résigner avec joie. Mais ce qui nous procure aussi de grandes consolations, c'est d'entendre vanter votre courage, votre indépendance, votre fermeté, votre constance, votre résignation, votre patience, votre zèle plus brûlant que la flamme. Aussi, bien que relégué dans un désert, assiégé par les alarmes que nous causent les brigands, et désormais en butte aux rigueurs de l'hiver, nous sommes insensible à tout, grâce à votre excellente réputation; que dis-je ? nous sommes transporté d'allégresse, heureux et fier de votre rare courage, mais pour que la joie que me causent ces nouvelles soit une joie continue, écrivez-moi assidûment et sans relâche, tant à ce sujet que pour me rassurer sur votre santé. Vous ne sauriez me causer plus de plaisir et de satisfaction.

SOIXANTE-HUIT LETTRES PUBLIÉES POUR LA PREMIÈRE FOIS EN 1613, D'APRÈS UN  
MANUSCRIT DU COLLÈGE D'ANVERS.  
LETTRE 200

A CALLISTRATE, ÉVÊQUE D'ISAURIE

*Cucuse, 404.*

Je désirerais voir ici même votre piété, afin de jouir de votre commerce et de goûter les charmes de votre profonde et vive affection mais puisque c'est chose impossible, à l'heure qu'il est, et à cause de la saison, et à cause de la longueur du voyage, je vous offre dans cette lettre la salutation qui vous est due, et je remercie votre piété d'avoir pris les devants pour m'écrire; car c'est le fait d'une vive et profonde amitié; et cet empressement n'est pas seulement naturel, il est encore tout à fait séant à votre caractère. Continuez donc à nous octroyer cette grâce, et donnez nous fréquemment des nouvelles de votre santé. Et s'il devient possible à votre piété de braver la fatigue pour nous rendre visite, vous nous ferez le plus grand plaisir, et vous nous remplirez d'une joie bien vive. Dites-vous donc bien que nous désirons, nous aussi, voir votre piété, que d'ailleurs l'entreprise n'est pas extrêmement pénible, pour peu que le temps soit propice aux voyages, et ne nous privez point de votre société. En attendant daignez, par la fréquence de vos lettres, produire en nous l'agréable illusion de votre présence.

LETTRE 201

A HERCULIUS

*De 404 à 407.*

Ce n'est pas la peine de chercher des excuses à votre silence, et d'alléguer la rareté des courriers, très-honorable et très-magnifique seigneur. Que vous écriviez ou que vous vous taisiez, rien ne peut réformer le jugement que j'ai porté sur votre amitié. Vous l'avez assez prouvée par les faits, et toute la ville sait quel amour ardent et passionné vous professez pour moi. Je désire cependant recevoir de votre excellence quelques détails sur votre santé. Si être assuré de la mienne est pour vous, comme vous le dites, un grand dédommagement de notre séparation, vous devez comprendre de quel prix est une pareille assurance pour un homme qui sait aimer, vous qui aimez si tôt. Aussi n'ai-je rien tant à coeur. Accordez-moi donc cette grâce : ce sera dans mon triste exil une grande consolation.

LETTRE 202

A L'ÉVÊQUE CYRIAQUE

*Cucuse, 404.*

Comment supporter cela? Est-ce tolérable ? Aurez-vous l'ombre d'une excuse à fournir ? Privé de vous depuis si longtemps, je vis dans un abîme de chagrins, de troubles, de tourments, de tribulations, de misères, et vous n'avez pas daigné m'écrire une fois ! Moi, je vous ai adressé une, deux lettres et plus : elles sont toujours demeurées sans réponse, et vous pensez n'avoir qu'une petite faute à vous reprocher quand vous poussez l'ingratitude si loin ! Vous me causez une vive perplexité par votre silence que je ne m'explique pas, lorsque je pense à cette affection si sincère et si vive dont vous m'avez constamment donné des preuves. Je ne peux accuser votre paresse, car je connais votre activité; ni la peur, car je sais votre courage; ni la négligence, car je sais que vous ne vous endormez point; ni la maladie, car d'abord elle ne suffirait pas à vous arrêter; et j'ai appris d'ailleurs par des gens qui arrivent de là-bas, que vous jouissez d'une santé parfaite. Qu'est-ce donc ? Je ne puis le dire; je sais seulement que je souffre de votre silence. Mettez donc tout en oeuvre pour me tirer de ce chagrin et de cette perplexité : car, après cette lettre reçue, ne pas vous hâter de m'écrire, ce

SOIXANTE-HUIT LETTRES PUBLIÉES POUR LA PREMIÈRE FOIS EN 1613, D'APRÈS UN  
MANUSCRIT DU COLLÈGE D'ANVERS.

serait me causer une douleur et une affliction que vous aurez ensuite beaucoup de peine à soulager.

LETTRE 203

AU PRÊTRE SALLUSTE

*Cucune, 401.*

Je n'ai pas été médiocrement affligé d'apprendre que le prêtre Théophile et vous, vous vous relâchiez. Je sais en effet que l'un de vous n'a fait que cinq homélies jusqu'au mois d'octobre, l'autre aucune; et cette nouvelle m'a été plus douloureuse que mon isolement. Si je suis mal informé, veuillez donc me détromper. Si la chose est vraie, portez-y remède. Réveillez mutuellement votre zèle, ou vous me causeriez une grande douleur, quoique j'éprouve pour vous une vive affection. Mais ce qui est autrement grave, c'est que la nonchalance où vous vivez, votre négligence à vous acquitter de vos fonctions appellent sur vos têtes le jugement de Dieu. Et qui donc pourrait vous excuser, vous, si, tandis que les autres sont persécutés, exilés, proscrits, vous abandonnez à lui-même ce peuple battu de la tempête, sans songer à lui donner l'assistance ni l'instruction que vous lui devez?

LETTRE 204

A PAENIUS

*Cucuse, 404.*

Lorsque vous venez à songer, mon très honoré maître, ô vous qui m'êtes plus doux que le miel, au chagrin d'être séparé de nous, songez aux affaires dont vous êtes chargé, à cette ville entière que vous administrez, ou plutôt à cet univers entier que vous gouvernez en la gouvernant; et alors livrez-vous à la joie, à l'allégresse. En effet, ce n'est pas de l'avantage seulement, c'est encore du plaisir que vous pouvez retirer de vos fonctions. Des hommes occupés à amasser des biens périssables et pernicieux, trouvent dans leurs affaires un plaisir enivrant, alors même qu'ils sont séparés pour longtemps de leur maison, de leur femme, de leurs enfants, de tous leurs proches; or, qui pourrait exprimer par des paroles les charmes, le prix du trésor que vous recueillez chaque jour par l'effet de votre seule présence ? Je ne dis point cela pour vous flatter, comme le savent bien ceux qui nous entendent dire la même chose en ton absence, je le dis sous l'impression de la joie, de l'allégresse, qui m'agitent de leurs transports. Oui, il suffit de Votre présence pour corriger beaucoup de ceux qui sont là-bas, les fortifier, les rendre plus fermes et plus dispos. Je connais mon héros, je sais les nobles qualités que vous déployez là-bas, votre zèle, votre vigilance, votre activité, la persévérance de votre âme, votre franchise, la liberté avec laquelle vous avez résisté même aux évêques lorsqu'il l'a fallu, tout en gardant la mesure convenable. Je vous admirais pour votre conduite, mais je vous admire encore bien plus aujourd'hui que, privé de tout auxiliaire, quand les uns sont en fuite, d'autres persécutés, que d'autres enfin se cachent, vous restez seul à votre rang, occupé à aligner le front de bataille, à empêcher les désertions, que dis-je? à faire chaque jour par votre adresse de nouvelles recrues dans le camp des ennemis. Et ce n'est pas seulement pour ces motifs que je vous admire, c'est encore parce que, du lieu où vous êtes fixé, votre sollicitude déborde sur tout l'univers, sur la Palestine, la Phénicie, la Cilicie; sujets particulièrement dignes de vous occuper. En effet, les Palestins et les Phéniciens, je le sais de bonne source, n'ont pas reçu l'ambassadeur que leur ont envoyé les ennemis, et n'ont pas même daigné lui répondre; l'évêque d'Ages, au contraire, et celui de Tarse se rangent parmi nos adversaires, je le sais; et celui de Castabale a fait savoir ici, à un de nos amis, que les gens de Constantinople contraignent ceux du pays d'adhérer à leur conspiration; que d'ailleurs ils tiennent bon jusqu'à présent. Vous avez donc besoin d'une grande sollicitude, d'une grande vigilance, pour guérir cette partie-là, en écrivant à mon maître, votre cousin, le seigneur évêque Théodore. Quant à Pharétrius, les choses vont mal et d'une manière affligeante. D'ailleurs, puisque ses prêtres n'ont pas encore, selon vous, conféré avec nos adversaires, qu'ils ne prennent point parti pour eux, et prétendent encore rester fidèles à notre cause, ne

SOIXANTE-HUIT LETTRES PUBLIÉES POUR LA PREMIÈRE FOIS EN 1613, D'APRÈS UN  
MANUSCRIT DU COLLÈGE D'ANVERS.

leur communiquez rien de cela; en ce qui concerne Pharétrius, sa conduite est tout à fait impardonnable. Cependant tout son clergé était dans la peine, dans l'affliction, dans le deuil, et, de coeur, tout avec nous. Mais pour ne pas les détacher brusquement, les aigrir, les renseignements pris auprès des gens de la province, gardez-les pour vous, et traitez cette affaire avec une grande douceur; je connais votre industrie; dites à Pharétrius que nous avons appris nous-même qu'il était vivement affligé de ce qui s'était passé, qu'il était prêt à tout endurer pour réparer tous les attentats commis. Notre corps est en parfaite santé, et nous avons secoué les restes de notre maladie; d'ailleurs, quand nous songeons combien cela vous intéresse, ce n'est point pour nous une médiocre raison de nous bien porter que la vivacité de votre affection. Que Dieu vous donne la récompense de tant de zèle, de charité, de sollicitude, de vigilance, et dans cette vie et dans l'éternité ! qu'il vous protège, vous garde, vous conserve, et daigne vous octroyer les biens ineffables du ciel ! Et puisse-t-il nous accorder à nous là grâce de revoir bientôt votre visage chéri, de jouir de votre douceur, de célébrer une si belle fête! Car vous ne l'ignorez pas, ce serait pour nous une fête et une occasion d'allégresse que d'être admis encore à goûter les charmes de votre commerce et à en recueillir les fruits si précieux.

LETTRE 205

A ANATOLIE, EX-PRÉFET

*Cucuse, 405.*

C'est tard et brièvement, ou plutôt lentement que j'écris à votre générosité. D'ailleurs, la cause de mon silence n'est point la paresse, mais bien une longue maladie; car notre attachement est inébranlable à votre égard : nous connaissons trop la sincérité de votre affection, la noblesse, la candeur, la pureté de votre âme. Et nous n'avons point cessé de proclamer devant tout le monde les sentiments que votre générosité nous a constamment témoignés, non-seulement en notre présence, mais encore quand nous étions absent. Nous n'ignorons pas, en effet, quel zèle, après notre départ, vous avez déployé en paroles et en actions pour notre cause. Que Dieu vous accorde la récompense d'un si beau dévouement, ici-bas et dans la vie future. Mais, afin d'ajouter à la joie que nous éprouvons à vous écrire, celle de recevoir des lettres de votre grâce, daignez nous écrire et nous rassurer sur votre santé : dans l'exil où nous sommes relégué, ce sera pour nous une grande consolation. Oui, une lettre de votre charité, qui nous apprendrait que vous vous portez bien et nous instruirait de toutes les choses qui vous intéressent, nous ferait éprouver un grand soulagement jusque sur la terre étrangère où nous vivons.

LETTRE 206

AU DIACRE THÉODULE

*Cucuse, 404.*

Quelle que soit la fureur de la tempête et le soulèvement des vagues, quels que soient les efforts, les démarches, les intrigues de ceux qui veulent ébranler les Eglises de Gothie, vous du moins ne cessez pas de payer votre tribut. Quand bien même votre zèle n'aboutirait à rien, ce que je ne puis croire, en tous cas la bonté de Dieu vous prépare la récompense de vos sentiments et de vos intentions. Ne vous laissez donc point, mon bien-aimé, de faire tous vos efforts, de prodiguer vos soins et votre sollicitude, tant en personne que par le ministère de ceux que vous pourrez employer, pour qu'il n'arrive là-bas ni troubles, ni désordres. Avant toute chose, priez, et ne cessez pas d'invoquer, avec la ferveur et le zèle qui vous conviennent, la bonté divine, afin quelle mette un terme à vos épreuves présentes, et qu'elle procure à l'Eglise une paix complète et profonde. Jusque-là, ainsi que, je vous l'ai dit en commençant, employez tous les moyens pour gagner du temps; et vous, écrivez-moi assidûment tant que vous serez là-bas.

SOIXANTE-HUIT LETTRES PUBLIÉES POUR LA PREMIÈRE FOIS EN 1613, D'APRÈS UN  
MANUSCRIT DU COLLÈGE D'ANVERS.  
LETTRE 207

AUX MOINES GOTHS DU PAYS DE PROMOTE

*Cucuse, 404.*

Je savais, avant même d'avoir reçu votre lettre, à quelles tribulations vous êtes en butte, à quels complots, à quelles tentations, à quelles hostilités; et c'est pour cette raison surtout que je vous félicite, en songeant aux couronnes, aux prix, aux palmes que ces luttes vous promettent. En effet, si vos ennemis, si vos persécuteurs appellent sur eux-mêmes un (524) jugement terrible et accumulent sur leur tête le bûcher de la géhenne, vous, leurs victimes, vous serez amplement dédommagés et récompensés. N'allez donc point vous alarmer, vous troubler pour cela; au contraire, réjouissez-vous et tressaillez d'allégresse, conformément aux sentiments de l'Apôtre : *Maintenant, je me réjouis au sein de mes souffrances.* (Col 1,24) Et ailleurs : *Outre cela, nous nous glorifions encore dans les tribulations, sachant que la tribulation produit la patience, et la patience l'épreuve.* (Rom 5,3 et 4) Ainsi, plus éprouvés désormais, plus riches en trésors célestes, quand bien même vous auriez encore davantage à souffrir, vous ne devez éprouver que plus de joie. En effet : *Les souffrances du temps présent ne comptent pas, au prix de la gloire future qui sera révélée en nous.* (Rom 8,18) Nous n'ignorons pas votre résignation, votre courage, votre patience, votre sincère et ardente affection, l'inflexible et inébranlable fermeté de votre âme; nous vous en exprimons toute notre reconnaissance. Nous restons uni de tueur à vous pour jamais, et la distance des lieux ne nous rend pas plus tiède à l'égard de votre charité. Je vous remercie aussi des peines due vous avez prises pour empêcher tout désordre dans l'église des Goths et pour gagner du temps. Et, loin que je vous reproche de n'avoir envoyé personne, je vous en loue, au contraire, et vous approuve; car il vaut bien mieux que vous vous consacriez tous à cette tâche. Ne cessez donc pas de faire tout ce qui vous sera possible, tant en personne que par le ministère de ceux que vous pourrez employer, afin d'obtenir du répit. Que vous réussissiez ou non, vous n'êtes pas moins assurés d'obtenir la récompense de votre zèle et de vos bonnes intentions.

LETTRE 208

AU PRÊTRE ACACIUS

*De 404 à 417.*

Ami si zélé pour nous, si attaché à notre personne, eh quoi! pas même une lettre de votre main. Pourtant nous vous avons écrit une et deux fois; mais votre diligence, à vous, se ralentit. Songez donc au plaisir que vous nous causez en nous faisant connaître l'état de votre santé. Et hâtez-vous, je vous en prie, de nous écrire. Car c'est pour nous une grande consolation, que d'avoir des nouvelles suivies de votre santé, à vous tous qui nous aimez.

LETTRE 209

A SALVION.

*De 404 à 407.*

Vous nous aimez, je le sais bien, soit que vous nous écriviez ou que vous restiez muet. Comment ignorer la vive affection que vous avez pour nous ? Tout le monde la célèbre, et plusieurs visiteurs me parlent de l'ardente et profonde tendresse que nous vous inspirons. Mais nous voudrions de plus recevoir de votre générosité des lettres fréquentes qui nous donnassent des nouvelles de votre santé, de votre femme, de toute votre maison; car vous savez combien cela nous intéresse. Je le sais, mon très-honoré maître, ce que nous vous demandons devient difficile, tant à cause de la saison, qu'à raison du petit nombre des voyageurs qui viennent dans ce pays; néanmoins, instruit de notre désir, lorsque vous le pourrez, ne manquez pas de nous écrire, et de nous donner les renseignements que nous

SOIXANTE-HUIT LETTRES PUBLIÉES POUR LA PREMIÈRE FOIS EN 1613, D'APRÈS UN  
MANUSCRIT DU COLLÈGE D'ANVERS.

réclamons. Votre santé, votre sécurité, c'est pour nous un trésor, un bonheur, un grand contentement. Ainsi donc, ne nous privez point d'un si doux plaisir, et soyez assez bon pour consoler ceux qui vous aiment bien par de semblables nouvelles qui nous procureront un grand soulagement.

LETTRE 210

A THÉODORE

*Cucuse, 404.*

Je m'étonne d'avoir été instruit par d'autres de la négligence du prêtre Salluste. Il m'a été déclaré qu'il avait à peine prononcé cinq homélies jusqu'au mois d'octobre, et que le prêtre Théophile et lui, l'un par insouciance, l'autre par crainte, ne viennent point à la réunion des fidèles. J'ai écrit à Théophile une lettre sévère où je le réprimande; en ce qui concerne Salluste, je m'adresse à votre excellence, parce que je sais qu'il vous inspire une vive affection, ce dont je me réjouis. Mais je me plains à votre excellence de n'avoir pas été averti par vous-même de ces désordres que, pour bien agir, vous deviez réprimer : mais vous n'en avez rien fait. Aujourd'hui du moins, et c'est un grand service que je vous rends comme à moi-même, je vous exhorte à réveiller, à stimuler Salluste, à ne pas souffrir qu'il s'endorme, ni qu'il reste oisif. En effet, si aujourd'hui, au milieu de la tempête et des orages actuels, il ne montre pas le courage qui convient, quand retrouvera-t-il une pareille occasion de nous être utile? Est-ce quand le calme et la paix seront revenus? Je vous y exhorte donc; en faisant vous-même votre devoir excitez ce prêtre et les autres à secourir de tout leur zèle ce peuple en butte à l'orage; je sais d'ailleurs, qu'en ce qui vous concerne, vous n'avez pas attendu notre lettre, pour faire tout ce qui est en votre pouvoir.

LETTRE 211

AU PRÊTRE TIMOTHÉE

*Cucuse, 404.*

Nous vous avons écrit une première fois, il y a peu de temps, ainsi qu'à mon seigneur le très-honoré tribun Marcion; cependant vous ne nous avez fait parvenir aucune lettre de lui, et nous n'en avons pas non plus reçu de votre main. Pourtant fidèle à notre habitude, nous ne cessons pas de songer à vous, et nous vous écrivons, dès qu'il nous est possible. Ainsi faisons-nous, encore aujourd'hui, en vous rendant mille grâces pour le zèle que vous avez montré, pour les périls que vous avez bravés, et en vous félicitant. Car vous ne vous préparez point de petites couronnes, vous qui, par des souffrances d'un moment, vous assurez dans les cieux d'éternelles récompenses, ample dédommagement de vos sueurs : *Les souffrances du temps présent ne comptent pas au prix de la gloire future qui sera révélée en nous.* (Rom 8,18)

LETTRE 212

AU PRÊTRE THÉOPHILE

*Cucuse, 401.*

J'ai été bien chagrin d'apprendre que le prêtre Salluste et vous, vous n'allez pas assidûment à la réunion des fidèles : cela m'a causé une vive affliction. Je vous invite donc, si j'ai été induit en erreur, à me démontrer qu'il y a eu calomnie; si c'est la vérité, à vous guérir d'une pareille négligence. – En effet, si nue récompense éminente vous est réservée, à condition que vous montriez du courage, surtout dans les circonstances présentes; attendez-vous à une condamnation exceptionnelle, si vous vous ralentissez, si vous faiblissez, si vous ne

SOIXANTE-HUIT LETTRES PUBLIÉES POUR LA PREMIÈRE FOIS EN 1613, D'APRÈS UN  
MANUSCRIT DU COLLÈGE D'ANVERS.

payez pas votre tribut. Vous savez comment fut puni celui qui avait enfoui son talent : sans qu'il y eût contre lui aucun autre grief, pour cette faute seule il fut châtié et subit une peine irrémédiable. Hâtez-vous donc de me tirer d'inquiétude. De même que c'est pour moi un grand soulagement, une grande consolation d'apprendre que vous consacrez tout votre zèle à comprimer l'orage parmi le peuple et à prévenir les divisions : de même, si je viens à apprendre que quelques-uns se relâchent, j'éprouve de vives alarmes pour les coupables eux-mêmes. Ce beau troupeau, c'est la grâce de Dieu qui chaque jour le maintient dans l'union, comme les événements mêmes vous l'ont fait assez voir : mais ceux qui par mollesse négligent leurs fonctions, appellent sur eux, par cette mollesse, un jugement redoutable.

LETTRE 213

AU PRÊTRE PHILIPPE

*Cucuse, 404.*

Je suis étonné que vous ne nous ayez pas écrit depuis si longtemps; si vous continuez à faire preuve en notre absence d'une vive affection pour nous, vous êtes bien avare de votre écriture. Ne tardez plus à nous écrire, à nous informer de votre santé : votre silence ne nous empêche pas de nous inquiéter de ce qui vous concerne, et nous avons appris que vous aviez (526) été chassé de votre école (1) pour avoir montré l'indépendance qui sied à votre caractère. Prenez cela comme une récompense, un marché avec le ciel, une immortelle couronne, un prix magnifique: et supportez bravement l'adversité. – Dieu saura bien mettre un terme à ces tentations, ramener promptement le calme et vous récompenser amplement dans la vie future, de votre résignation.

LETTRE 214

AU PRÊTRE SÉBASTIEN

*De 404 à 407.*

Si de corps, nous sommes séparé de votre révérence, de cœur nous lui restons attaché; nous promenons votre amitié dans notre mémoire, en quelque endroit que nous soyons, fussions-nous relégué aux confins de la terre. Que votre souvenir nous est également fidèle, c'est ce dont il ne faut pas douter, je pense. Je connais la sincérité de votre affection, la solidité de votre attachement, la constance de votre âme. Nous vous prions donc de nous écrire fréquemment et de nous rassurer au sujet de votre santé. Car nous tenons beaucoup à en avoir des nouvelles : et une lettre qui nous en apporterait serait reçue comme une consolation dans l'isolement auquel nous sommes condamné.

LETTRE 215

PRÊTRE PÉLAGE

*Cucuse, 404.*

Je connais votre douceur, votre sagesse, votre bonté, votre amitié, l'ardeur de votre affection, la sincérité de votre tendresse à notre égard. Je salue donc avec un vif empressement votre révérence, et je vous fais savoir, que je vous porte dans ma pensée, en quelque lieu que je me trouve. Ecoutez donc ma prière, pour ajouter à la joie que j'éprouve à vous écrire, celle que me causeront des nouvelles de votre santé, il faut m'en rendre compte assidûment. – Car, dussions-nous être transporté dans une solitude plus triste que celle-ci, recevoir de pareilles lettres de ceux qui nous aiment, sera toujours pour nous un grand plaisir.



SOIXANTE-HUIT LETTRES PUBLIÉES POUR LA PREMIÈRE FOIS EN 1613, D'APRÈS UN  
MANUSCRIT DU COLLÈGE D'ANVERS.

LETTRE 216

A MUSONIUS

*Cucuse, 404.*

Nous avons déjà écrit à votre générosité, mon très-honoré et très-religieux maître, et aujourd'hui nous recommençons, sans avoir reçu une seule lettre de vous. Nous ne cesserons point pour cela de vous écrire fréquemment, et de nous acquitter de nos obligations. Nous voudrions même le faire plus souvent mais nous vivons ici dans une complète solitude, les incursions des brigands menacent la ville, l'hiver ferme les routes, et tout cela fait qu'il ne vient pas ici beaucoup de voyageurs : du moins, quand la chose est possible, et que nous trouvons des courriers, nous offrons à votre piété le salut que nous lui devons. Nous connaissons assez la sincérité de votre attachement, la vivacité de votre affection, la constance, la noblesse, la franchise de votre âme. Aussi vous promenons-nous constamment dans notre souvenir, en quelque lieu que nous soyons, et ne pouvons-nous oublier votre grâce. Mais ce n'est pas tout que d'écrire : nous voudrions, pour que notre joie fût complète, recevoir des lettres, des nouvelles de votre santé accordez-nous donc fréquemment cette faveur. Par là, dans l'éloignement où nous sommes, nous goûterons une précieuse consolation en apprenant que vous, nos amis si tendres et si dévoués, vous vivez en joie et en sécurité.

LETTRE 217

A VALENTIN

*Cucuse, 404 ou 405.*

Je connais la générosité de votre âme, l'ardente charité que vous apportez à soulager les pauvres, la passion avec laquelle vous vous consacrez à cette belle oeuvre : vous donnez et vous donnez avec joie : vous doublez la couronne de votre bonté, vous en rehaussez l'éclat, en ajoutant au mérite de votre libéralité celui des sentiments qui vous l'inspirent. En conséquence, instruits par le très-révérénd prêtre Domitien, qui est chargé là-bas du soin des veuves et des vierges, que la faim menace ses ouailles, nous nous réfugions dans vos bras comme dans un port, afin que vous portiez remède à cette calamité de la famine. Je vous en prie, je vous en conjure, mandez ce prêtre, et daignez lui venir en aide autant qu'il vous sera possible. Aucune aumône ne pourrait être récompensée comme celle que vous êtes appelé à faire aujourd'hui : tant est furieuse la tempête déchaînée contre ceux qui vous implorent, privés maintenant de leurs ressources ordinaires. Réfléchissez donc tant au bénéfice attaché aux actions de ce genre, qu'au surcroît de gain que vous offrent les circonstances, et daignez faire tout ce qui sera en votre pouvoir. Il n'y a pas besoin d'en dire davantage, lorsqu'on s'adresse à une âme aussi charitable, aussi compatissante. Vous savez que vous nous devez des honoraires : nous vous libérons de votre dette en faveur de cette bonne oeuvre. Daignez nous écrire que vous avez fait droit à notre demande, en nous donnant de bonnes nouvelles au sujet de votre santé et de toute votre maison que Dieu bénit.

LETTRE 218

AU PRETRE EUTHYMIUS

*Cucuse, 404.*

Ne vous affligez nullement d'avoir été chassé de votre école; songez au bénéfice que vous retirez de cette tribulation, et combien l'éclat de vos couronnes s'en trouve rehaussé; réjouissez-vous donc et tressaillez d'allégresse à cause de ces souffrances et de ces attaques. Elles augmentent votre trésor céleste, elles ajoutent à votre gloire, elles doublent vos récompenses. – Car c'est une route étroite et resserrée qui mène à la vie éternelle. Et vous, ne vous refusez point à nous donner souvent des nouvelles de votre santé. Vous savez quel est l'attachement qui nous unit à vous, et comment, quelque part que nous soyons, nous vous

SOIXANTE-HUIT LETTRES PUBLIÉES POUR LA PREMIÈRE FOIS EN 1613, D'APRÈS UN  
MANUSCRIT DU COLLÈGE D'ANVERS.

portons dans notre pensée, comment nous avons toujours eu pour vous une ardente affection : et elle est bien plus ardente aujourd'hui, que vous êtes embelli par la souffrance.

LETTRE 219

A SÉVÉRINE ET A ROMULE

*Cucuse, 401.*

Si je ne connaissais pas bien votre sincère affection, et le zèle que vous avez toujours montré pour nous, je trouverais un motif d'accuser votre négligence dans ce long silence que vous avez gardé, et cela, quand vous recevez de nous des lettres si fréquentes et si multipliées. Mais je sais que, silencieuses ou diligentes à nous écrire, les mêmes sentiments vous animent toujours à noire égard : aussi je n'ai pas le courage de vous reprocher votre silence, quel que soit mon désir de recevoir de vous des lettres fréquentes, de fréquentes nouvelles de votre santé. Car vous ne pouvez alléguer la rareté des courriers : mon bien-aimé, mon aimable et cher Salluste, je le sais, aurait pu vous en tenir lieu. Néanmoins, non, je ne vous reproche rien, tant je suis sûr de votre attachement. Quant à moi, toutes les fois que je le pourrai, je ne manquerai pas de vous écrire car je connais la sincérité et l'ardeur de votre affection.

LETTRE 120

A PAEANIUS

*Cucuse, 404.*

Nous respirons, nous tressaillons d'allégresse, nous doutons de notre exil, en apprenant que votre grandeur est rentrée dans cette ville éprouvée si cruellement. Et ce qui nous cause une pareille joie, ce n'est point votre accroissement de dignité : à vrai dire, votre dignité réside clans la vertu de votre âme; personne auparavant n'a pu vous l'ôter; personne, par la même raison, n'a pu vous la rendre aujourd'hui. Si je suis transporté de joie, c'est que votre retour est une grande consolation pour ceux qui étaient persécutés, massacrés, jetés dans les fers : en vous ils trouvent un patron commun, un port ouvert à tous. En effet, vous savez chercher votre bénéfice, là où il doit être cherché. Ecrivez-moi donc tout le bien que vous faites, dites-moi positivement combien de cadavres vous avez ressuscités, combien de chutes vous avez réparées, combien de détresses vous avez soulagées, à quelles souffrances vous êtes venu en aide dans ce long espace de temps, quelles négligences vous avez réveillées, quelles activités vous avez stimulées, enfin faites-nous savoir en détail tous les exploits par lesquels vous vous êtes signalé dans ce combat. Je n'ai pas besoin de vos lettres pour le savoir, car je connais votre âme, je vous sais courageux athlète, combattant héroïque; je voudrais néanmoins être instruit de tout cela par votre voix bien-aimée. Consentez donc à notre demande : vous savez quel plaisir vous nous ferez en l'exauçant.

LETTRE 221

AU PRÊTRE CONSTANCE

*De Nicée, lors du départ, de Chrysostome pour l'exil, 404.*

Le quatrième jour du mois de juillet, avant de quitter Nicée, j'adresse cette lettre à votre religion, pour la supplier, comme je n'ai pas cessé de le faire, de continuer, quand bien même la tempête et le déchaînement des vagues redoubleraient de violence, à vous acquitter le mieux possible de l'emploi qui vous a été confié : j'entends par là l'extermination de l'hellénisme, la multiplication des églises, le soin des âmes: et ne vous laissez pas abattre par les difficultés de la situation. Un pilote ne quitte point le gouvernail parce qu'il voit les flots se

SOIXANTE-HUIT LETTRES PUBLIÉES POUR LA PREMIÈRE FOIS EN 1613, D'APRÈS UN  
MANUSCRIT DU COLLÈGE D'ANVERS.

soulever avec fureur; un médecin, parce qu'il voit son malade succomber à la maladie, ne renonce point pour cela à lui donner ses soins; que dis-je ? c'est alors surtout que l'un et l'autre mettent en oeuvre toutes les ressources de l'art. Faites donc comme eux, mon très-honoré et très-religieux maître, déployez maintenant un zèle infatigable, et ne vous laissez point abattre par les événements : car loin d'avoir à rendre compte du mal que nous font les autres, nous en serons, au contraire, récompensés. Mais si nous-même nous ne faisons pas notre devoir, si nous nous relâchions, tant d'épreuves ne nous serviraient de rien pour notre rémunération. Paul en prison, dans les fers, faisait son devoir; Jonas aussi, pendant qu'il était dans le ventre du monstre marin; les trois enfants aussi, tandis qu'ils étaient dans la fournaise : aucun d'eux ne perdit rien de son activité dans ces prisons de diverses espèces. Songez à cela, mon maître, et ne cessez pas de vous occuper de la Phénicie, de l'Arabie et de toutes les Eglises d'Orient, persuadé que votre récompense sera proportionnée aux obstacles qui auront été opposés à vos efforts. Ne vous refusez pas non plus à nous écrire assidûment, et le plus souvent que vous le pourrez. Nous venons d'apprendre que ce n'est point à Sébastée, mais bien à Cucuse, qu'on nous relègue là, il vous sera encore plus facile de correspondre avec nous. Ecrivez-nous combien d'églises ont été élevées chaque année, quels saints personnages se sont transportés en Phénicie, et si l'on remarque des progrès. A Nicée, j'ai trouvé un moine reclus, à qui j'ai persuadé de se rendre auprès de votre piété, et de s'en aller en Phénicie. Songez à me faire savoir si vous l'avez vu. Pour ce qui concerne Salamine en Chypre, que menace de toutes parts l'hérésie des Marcionites, j'étais entré cri conférence avec qui de droit, et j'avais remédié à tout; mais mon exil a tout arrêté. Si vous apprenez donc que mon maître l'évêque Cyriaque soit à Constantinople, écrivez-lui à ce sujet, et il sera à même de tout terminer. Et, par-dessus tout, invitez ceux qui sont en crédit auprès de Dieu à multiplier les prières, à redoubler de zèle, afin de conjurer la tempête déchaînée sur l'univers. Car ce sont vraiment des maux intolérables que ceux qui ont fondu sur l'Asie, ainsi que sur d'autres villes encore et d'autres Eglises; j'ometts les détails, pour ne pas vous importuner. Je n'ajouterai plus qu'une chose : il nous faut de nombreuses prières et des supplications assidues.

LETTRE 122

A CASTUS, VALÉRIUS, DIOPHANTE, CYRIAQUE, PRÊTRES D'ANTIOCHE

*Cucuse, 404.*

Nous écrire, prévenir nos propres lettres, les solliciter, nous demander de ne pas nous renfermer dans la mesure des missives ordinaires, voilà qui montre l'ardeur et la vivacité de votre tendresse. Par là, le désert où nous vivons cesse de nous paraître un désert. Par là, nous sommes consolés des périls continuels et de tout genre dont nous sommes assailli. Qu'est-ce que vaut, en effet, l'amitié ? Rien absolument. C'est la racine, la source, la mère des biens, C'est une vertu qui n'est point pénible, une vertu mariée au plaisir, et qui procure un grand bonheur à ceux qui la poursuivent de toute leur âme. Aussi, vous savons-nous beaucoup de gré, de ce que vous êtes restés si fidèles à vos sentiments pour nous; et nous, de notre côté, en quelque lieu que nous soyons, fussions-nous relégués aux confins de la terre, dans un pays plus désert que celui-ci, nous emportons partout votre image, gravée dans notre pensée, empreinte dans notre souvenir; ni la longueur de la route, ni le temps écoulé, ni les dangers courus ne nous ont rendu plus tiède à l'égard de votre grâce; nous vous voyons, comme si nous avions conversé avec vous hier ou avant-hier, ou plutôt, comme si nous ne vous quittions pas, et vous êtes présents aux yeux de notre amitié. Voilà ce que c'est que l'affection : ni l'éloignement ne la brise, ni le temps ne la flétrit, ni les tribulations n'en triomphent; elle ne cesse de grandir, elle a l'essor de la flamme. Vous savez cela mieux que personne, puisque, mieux que personne, vous savez aimer: ce dont nous vous félicitons fort. Nous sommes, quant à nous, malheureux et sans pouvoir : mais Dieu est assez riche pour vous payer au centuple le prix de votre attachement, car son opulence rémunère toujours hors de toute proportion ceux qui font le bien, soit en action, soit en paroles. Je voudrais bien vous voir avec les yeux du corps, jouir de votre aspect, me rassasier par là de votre affection; mais cela n'étant pas possible, non faute d'empressement ou de bonne volonté, mais par suite des entraves où me

SOIXANTE-HUIT LETTRES PUBLIÉES POUR LA PREMIÈRE FOIS EN 1613, D'APRÈS UN  
MANUSCRIT DU COLLÈGE D'ANVERS.

retient mon exil, du moins veuillez me dédommager en m'écrivant lettres sur lettres pour m'informer de votre santé. Si vous faites droit à notre prière, ce sera pour nous un grand soulagement dans l'exil où nous sommes relégué. Ne nous refusez donc pas un si vif plaisir, bien persuadés de la joie, du contentement que vous nous causerez. En tenant vos lettres, c'est vous-mêmes que nous croirons avoir en notre compagnie; et un tel commerce rendra plus vive en nous l'illusion de votre présence.

LETTRE 223

A HÉSYCHIUS

*Cucuse, 404.*

J'aurais désiré n'avoir pas besoin de prévenir votre grâce pour recevoir une lettre de vous car t'eût été la preuve d'une vive;affection. Mais au lieu d'attendre vos lettres, je les préviens, montrant par là même l'ardente amitié que j'ai pour votre grâce. D'ailleurs, je vous sais gré de votre silence même; car je sais bien qu'il provient chez vous non de négligence, mais d'un excès de réserve. Ne craignez donc plus de nous témoigner votre attachement, ni de nous écrire lettres sur lettres, pour nous informer de votre santé. Si vous faites droit à notre demande, fussions-nous relégué aux extrémités du monde, dans un pays plus désert que celui-ci, votre affection nous consolera. Car rien n'est aussi propre à soutenir l'âme, à la tenir dans un profond contentement qu'une bonne affection partagée : et vous le savez mieux que personne, puisque, mieux que personne, vous savez aimer.

LETTRE 224

A MARCIEN ET A MARCELLIN

*Cucuse, 404.*

Qu'est-ce à dire ? Vous qui nous aimez si fort (car la distance à laquelle nous sommes relégué ne nous a pas empêché de nous apercevoir de votre affection, tant elle est vive et brûlante), vous pouvez garder le silence ? Vous ne nous avez pas écrit une seule fois, vous nous avez donné cette énigme à déchiffrer ? Car je ne me paye point du prétexte que vous avez allégué dans votre lettre à mon maître, le pieux prêtre Constance. Mais je ne veux point vous faire de chicanes. Prenons donc qu'il en est ainsi, et admettons que telle est la cause de votre silence : eh bien ! cette cause n'existe plus et nous avons pris les devants pour vous écrire pour vous remercier de la profonde tendresse que vous conservez dans toute sa vivacité à notre égard, et pour vous prier de nous écrire, fréquemment, quand cela vous sera possible. Je ne doute point que vous ne fussiez empressés de venir ici, sans les empêchements allégués par votre sagesse; ou plutôt par le cœur, vous êtes ici. Mais puisque présentement vous ne pouvez vous transporter ici en réalité, consolez-moi avec des lettres, rassurez-moi au sujet de votre santé et de toute votre maison. Si vous faites droit à notre prière en nous écrivant fréquemment, fussions-nous retenu dans une solitude plus affreuse que celle-ci, vos messages nous procureraient encore de grandes consolations.

SOIXANTE-HUIT LETTRES PUBLIÉES POUR LA PREMIÈRE FOIS EN 1613, D'APRÈS UN  
MANUSCRIT DU COLLÈGE D'ANVERS.  
LETTRE 225

AU PRÊTRE CONSTANCE

*Cucuse, 404.*

Je ne puis m'expliquer comment vous, notre ami zélé, vous, prêt à tout taire, à tout endurer pour, notre cause (nous le savons, une sincère affection n'échappe pas facilement aux regards), comment, dis-je, vous ne nous avez pas écrit une seule fois, et cela quand nous nous sommes rapproché de vous, et quand mon honoré et très-illustre frère Libanius est venu nous visiter. Ce ne sont pas là des reproches, mais des plaintes. Je suis vivement affectionné à votre religion; et la raison en est que vous prenez le plus grand soin de votre âme, que vous êtes comme un port ouvert à tous ceux qui souffrent, le recours des pauvres, le soutien des veuves, l'appui des orphelins, le père commun de tout le monde : moi donc, qui vous aime pour toutes ces raisons, je désire recevoir des lettres de votre piété. Accordez-moi cette grâce, exaucez mon vœu. Dans mon isolement, ce ne sera point pour moi une consolation légère, que de recevoir des lettres dictées par votre âme si chère et écrites de votre main, avec des nouvelles de votre santé et de toute votre maison.

LETTRE 226

A MARCIEN ET A MARCELLIN

*Cucuse, 404.*

Voilà l'énigme résolue. Que le prétexte allégué ne suffisait point pour votre justification, c'est ce que vous avez fait voir vous-mêmes, en prenant les devants pour m'écrire avant d'avoir reçu ma lettre. Voilà l'amitié elle ne se résigne point à se taire : dût-elle être accusée d'indiscrétion, elle remplit sa tâche. Pour nous, nous sommes si éloigné de vous faire un reproche de ce que vous nous avez prévenu, que nous glorifions, au contraire, votre zèle et vous en fanons honneur. C'est, maintenant, mieux que jamais, que nous connaissons votre affection profonde, et cela, non-seulement parce que vous nous avez écrit, mais parce que vous nous avez écrit les premiers. Dieu saura vous guérir de votre maladie, vous rendre une santé parfaite, et vous donner toutes facilités pour converser de près avec nous : c'est, du moins, pour nous maintenant même, une grande consolation que de recevoir une lettre dictée par d'aussi nobles sentiments: mais cela ne nous empêche pas de désirer encore cet autre commerce plus réel : puisse-t-il nous être donné d'en jouir promptement ! ce serait pour nous une bien belle fête.

LETTRE 227

A CARTÉRIE

*Cucuse, 404.*

Que dites-vous ? Vos indispositions continuelles ne vous ont pas permis de vous joindre à nous? Vous vous trompez, vous êtes venue, vous êtes parmi nous, votre bonne volonté nous suffit, vous n'avez pas besoin d'apologie. C'est assez de votre ardente et généreuse affection, toujours si vivace, pour nous remplir de joie. Mais comme vous nous avez inspiré de vives inquiétudes, parce que vous dites de vos infirmités, si vous vous en guérissez (Dieu le peut, il peut vous remettre en parfaite santé), en relevant de maladie faites-le-nous savoir, afin que nous soyons, nous, guéris de notre inquiétude. – Car ce que je n'ai cessé de vous exprimer dans mes lettres, je vous l'exprime encore aujourd'hui : c'est que, partout où nous nous trouvons, fussions-nous transporté dans un pays encore plus désert, nous ne

SOIXANTE-HUIT LETTRES PUBLIÉES POUR LA PREMIÈRE FOIS EN 1613, D'APRÈS UN  
MANUSCRIT DU COLLÈGE D'ANVERS.

saurions cesser de nous inquiéter de vous, de vos affaires. Les gages que vous nous avez donnés de votre vive et profonde tendresse sont tels que le temps n'en s'aurait effacer ni altérer le souvenir. – Eloigné ou voisin de votre générosité, nous vous gardons toujours le même attachement, connaissant la candeur et la pureté de l'affection que vous n'avez cessé de nous témoigner.

LETTRE 228

AU MÉDECIN THÉODORE

*Cucuse, probablement 404.*

Vous alléguez, vous, l'occupation que vous donnent vos affaires, et vous cherchez par là à vous justifier de n'être pas venu : quant à moi je pense que vous n'avez pas besoin de telles excuses. Vous êtes ici : et ceux même qui se sont rendus auprès de nous n'ont aucun avantage sur vous dans notre cœur : nous vous saluons, du fond de l'âme, du même nom qu'eux-mêmes, nous vous inscrivons au premier rang de nos amis, et nous vous savons gré de ce que, après un si court séjour auprès de nous (court, c'est peut-être beaucoup dire? vous ne nous témoignez pas moins d'affection que ceux qui ont vécu longtemps dans notre société. Nous vous savons donc un gré infini, et nous vous prions de nous écrire fréquemment. Nous voudrions vous voir en personne mais pour ne pas faire de tort à ceux qui ont besoin de vos bras et de vos paroles, pour ne pas leur fermer l'accès d'un si bon port, nous n'osons vous amener ici de vive force. Au moins, lorsqu'il vous sera possible, écrivez-nous, je vous prie, fréquemment, et rassurez-nous sur votre santé. – Bien qu'éloigné de vous, ce sera pour nous une grande consolation que de recevoir de pareilles lettres de votre grâce.

LETTRE 229

A SÉVÈRE

*Cucuse, 404.*

Je n'ai jamais vu votre générosité avec les yeux du corps, mais il n'est personne que j'aie mieux considéré avec ceux de la charité : sorte de contemplation à laquelle aucune distance ne saurait mettre obstacle. Mon maître bien-aimé Libanius, en nous faisant connaître le zèle et l'empressement de votre générosité pour la vraie foi, nous a transporté d'allégresse. Voilà pourquoi, sans vous connaître de vue, nous nous sommes hâté d'écrire le premier à votre piété, afin de vous inviter à nous écrire aussi quand il vous sera possible. S'il nous arrivait de votre grâce une lettre qui nous donnât des nouvelles de votre santé et de toute votre maison, ce serait pour nous, bien que vivant à l'étranger, une bien grande consolation. Car rien ne vaut l'affection.

LETTRE 230

A L'ÉVÊQUE ELPIDIUS

*Cucuse, 404.*

J'ai une grande obligation à mon bien-aimé maître Libanius, de ce qu'il a quitté sa demeure, de ce qu'il est venu ici, et de ce qu'ensuite il est retourné auprès de votre piété; mais c'est surtout pour ce dernier motif. En effet, j'attache la plus grande importance à ce que vous soyez honoré et cultivé par tout le monde : non que vous ayez besoin de cela, mais parce que c'est une chose utile aux Eglises, tant à celles qui souffrent qu'à celles qui sont en paix.

SOIXANTE-HUIT LETTRES PUBLIÉES POUR LA PREMIÈRE FOIS EN 1613, D'APRÈS UN  
MANUSCRIT DU COLLÈGE D'ANVERS.

Sachez-lui donc gré de sa bonté, mon très-honoré et très-religieux seigneur, et quand vous aurez appris de lui en détail et les affaires d'Antioche et les nôtres (car il vous en instruira aussi, un court séjour parmi nous lui ayant permis de juger l'état des choses), congédiez-le en joie et en contentement. Car il est très-attaché à votre piété, et il nous aime tendrement. N'oubliez pas de saluer de notre part notre bien-aimé et très-honoré seigneur le prêtre Asyncritius avec ses enfants bien-aimés, et pareillement tout votre clergé que vous avez dressé bien vite à imiter votre affection pour nous. Je n'ignore pas quel attachement il nous témoigne, et combien il se montre prêt à tout faire et à tout souffrir pour nous A donner des preuves. Tout cela est un ouvrage de votre religion.

LETTRE 231

A ADOLIE

*Cucuse, 404.*

Souvent nous avons écrit à votre piété, mais souvent n'est pas assez à nos yeux; c'est chaque jour que nous voudrions le faire. Car vous savez quels sont nos sentiments à l'égard de votre grâce. Puisque c'est chose impossible, c'est du moins un grand plaisir que nous nous faisons à nous-même de nous acquitter, dès que nous le pouvons, du devoir de vous saluer, afin d'avoir des nouvelles fréquentes et suivies touchant votre santé de corps et d'âme. Ainsi, je vous en prie, sachant quel plaisir vous nous faites en nous mandant ces nouvelles, veuillez vous imposer cette tâche, de nous tenir bien au courant. Aujourd'hui, par exemple, j'ai vu avec un vrai chagrin que vous n'avez pas profité du voyage que devait faire ici un homme connu, pour ainsi dire, Universellement, et bien aimé de nous, mon maître, le très-honoré Libanius, pour nous adresser une lettre. Peut-être ignoriez-vous ce départ : mais ceci même nous fait de la peine, qu'on puisse nous venir voir sans que vous en soyez informée. Car de notre côté, nous ne cessons pas de nous enquérir avec sollicitude et importunité de ceux qui vont dans votre pays, et de nous servir d'eux dès qu'une occasion se présente, pour contenter notre désir, qui est d'écrire sans relâche à votre grâce.

LETTRE 232

A CARTÉRIE

*Cucuse, 404.*

Si vous saviez bien quel plaisir vous nous causez en nous- écrivant, en nous écrivant toujours, en exprimant dans des lettres le miel de votre affection, vous feriez tout pour qu'il vous fût possible de nous en adresser chaque jour. Nous ne croyons plus habiter Cucuse ni vivre au désert, quand nous goûtons le charme de vos lettres et de votre profonde affection. Mais vous ne vous êtes pas bornée à m'écrire vous avez encore persuadé à mon maître, à notre bien-aimé frère Libanius, de quitter votre séjour, et d'entreprendre ce voyage. Quel attachement ! quelle sollicitude ! Nous en tressaillons d'allégresse. Car rien ne vaut une bonne affection. Vous nous demandez de conserver pour vous les sentiments que nous avons témoignés dès l'origine à votre grâce. – Mais nous, nous ne nous résignons point à rester dans cette mesure : chaque jour, nous travaillons à ajouter quelque chose à ces sentiments et par là, nous nous faisons le plus grand plaisir à nous-même. En effet, nous ne cessons point de repasser perpétuellement en nous-même la noblesse de votre âme, sa candeur, sa franchise, son dévouement, sa droiture, sa sincérité, et toutes ces idées ne nous reviennent pas en mémoire sans nous causer une joie bien vive. Nous vous prions donc, confiante dans notre affection, de ne ressentir aucune peine, si nous vous avons renvoyé ce que votre révérence nous avait fait tenir. De coeur, nous avons reçu cet envoi, nous en avons joui : mais n'étant pas dans le besoin, nous vous avons exprimé le voeu que la garde en restât à votre générosité. Que si jamais nous tombons dans le besoin, vous verrez avec quelle assurance et quelle liberté nous vous écrirons pour réclamer un envoi, fidèle en cela même à vos commandements. Car vous dites à la fin de votre lettre : «Montrez que votre religion daigne se confier en nous, et user de ce qui est à nous, comme de son bien.» Si donc vous voulez que

SOIXANTE-HUIT LETTRES PUBLIÉES POUR LA PREMIÈRE FOIS EN 1613, D'APRÈS UN  
MANUSCRIT DU COLLÈGE D'ANVERS.

nos dispositions soient telles, ou plutôt puisque vous le voulez, et que nous enjoignons de tenir pour nôtre ce qui vous appartient, attendez ma requête avant de rien m'envoyer. En effet, le meilleur signe que ces choses m'appartiennent, ce sera qu'elles me soient envoyées à ma volonté, et non lorsque je n'en ai pas besoin. Montrez donc encore la profonde amitié, et la considération que vous avez pour nous, en nous laissant libre sur ce point; et adressez-nous promptement une lettre pour nous annoncer que vous n'êtes point fâchée. Car si vous ne le faisiez pas, vous nous tiendriez dans une perpétuelle inquiétude; nous ne cesserions de nous demander si nous ne vous avons pas fait de peine : tant nous tenons à votre affection, à contenter votre générosité. Maintenant que nous avons suffisamment plaidé notre cause, faites-nous savoir que vous agréez notre justification. Votre grâce peut savoir, en effet, qu'avec d'autres personnes qui avaient agi de même, et qui sont nos amis dévoués, nous n'avons pas eu besoin d'apologie, et qu'il nous a suffi de refuser leurs envois : mais vis-à-vis de votre révérence, nous nous justifions; nous la supplions de ne point se fâcher, et nous ne cesserons point nos instances, tant que vous ne nous aurez pas fait savoir que vous n'êtes point fâchée. Si nous obtenons de vous une pareille lettre, nous croirons avoir reçu le double, le triple, et bien au delà de ce que vous nous avez envoyé. En effet, rien n'est plus propre à montrer la considération et les égards que vous avez pour nous.

LETTRE 233

A L'ÉVÊQUE D'ANTIOCHE

*Cucuse, 404.*

Votre piété devrait, au lieu de se laisser abuser par les propos qu'on lui tient, apporter une grande vigilance à discerner la vérité parmi la foule des mensonges. Si vous prenez pour vérités toutes les rumeurs, il n'y aura plus de sécurité pour personne. Si au contraire vous usiez des voies légales pour arriver à découvrir la vérité, je vous demanderais à être jugé, autant du moins que la calomnie ne dirigera pas contre moi de nouveaux traits. Car je crains, oui, je crains maintenant les ombres et les spectres, depuis que vous-mêmes avez jugé de la sorte. Les amis ont renié leur amitié, les compagnons ont passé au large, et ceux qui sont loin décochent les traits de la calomnie. J'étais au milieu du port, et volts m'avez fait essuyer un naufrage: mais quoique banni, quoique séparé de l'Eglise, je suis résolu à me tenir prêt à tous les supplices. Je veux user de philosophie et supporter noblement l'adversité. Car je sais, oui je sais, du reste, que le désert est moins changeant que la ville, et que les bêtes fauves qui sont dans la campagne sont moins farouches que les amis. Portez-vous bien.

LETTRE 234

A BRISON.

*Cucuse, 404.*

Après un voyage de soixante-dix jours environ, ce qui permet à votre excellence de se représenter tous les maux que nous avons eu à souffrir, assiégé en maint endroit d'alarmes causées par les Isauriens, en butte aux assauts d'insupportables fièvres, nous sommes enfin parvenu à Cucuse, l'endroit le plus désert qui soit dans le monde entier. Si je parle ainsi, ce n'est point pour vous prier d'importuner personne afin que l'on ne tire d'ici (les épreuves les plus pénibles sont traversées, celles du voyage); mais je vous demande en grâce de nous écrire assidûment, et de ne point nous priver, vu l'éloignement où nous sommes aujourd'hui, de cette consolation. Vous savez en effet quel soulagement c'est pour nous, jusque dans nos afflictions et nos dangers personnels, d'apprendre comment vous vous portez, vous qui m'aimez, de savoir que vous êtes en joie et en santé, et que vous ne courez aucun risque. Ainsi donc, si vous voulez nous faire jouir libéralement de ce plaisir, adressez-nous assidûment de pareilles nouvelles. Ce ne sera point une simple récréation, mais une consolation bien efficace que je vous devrai : car vous n'ignorez pas combien je me réjouis de vos prospérités.



SOIXANTE-HUIT LETTRES PUBLIÉES POUR LA PREMIÈRE FOIS EN 1613, D'APRÈS UN  
MANUSCRIT DU COLLÈGE D'ANVERS.

LETTRE 235

A PORPHYRE, ÉVÊQUE DE RHOSE

*Cucuse, 404.*

Je connais l'invariable, l'inébranlable solidité de votre attachement; je sais qu'aucun otage ne saurait le mettre en péril : votre conduite l'a prouvé. Voilà pourquoi de notre côté, bien qu'étant en proie à la maladie, bien que transporté dans l'endroit le plus désert de notre monde, à Cucuse, bien qu'assiégé par les incursions des Isauriens, et exposé à des périls de tout genre, nous vous écrivons, nous nous acquittons envers votre piété du salut que nous lui devons, toujours uni à elle de coeur, quoique séparé de corps, et c'est pour nous la plus grande des consolations. Quels que soient en effet les désagréments d'un pareil séjour, j'y trouve ce grand avantage que je deviens votre voisin, et que je puis sans relâche, vu la faible distance qui nous sépare, écrire à votre piété et en recevoir des lettres. Admis à pareille fête (car à mes yeux c'est une fête et un sujet de vive allégresse), je deviendrai insensible à mon isolement, à la crainte, aux angoisses.

LETTRE 236

AU PRÉFET CARTÉRIUS

*Cucuse, 404.*

C'est un endroit prodigieusement désert que Cucuse : d'ailleurs notre solitude nous attriste moins que nous ne trouvons de charmes dans la tranquillité et dans la paix profonde où elle nous laisse. Aussi, comme si ce désert était pour nous un port, nous y respirons paisiblement des maux du voyage, et nous profitons de ce calme pour effacer en nous les derniers vestiges de la maladie et des autres épreuves que nous avons supportées. Si nous disons cela à votre excellence, c'est que nous savons quel prix vous attachez à notre repos car nous ne pouvons oublier jamais ce que vous avez fait là-bas, afin de réprimer ces folles agitations, vos efforts pour nous protéger et pour faire votre devoir. Partout où nous portons nos pas, nous ne cessons de publier vos bienfaits dans notre reconnaissance, illustre seigneur, pour votre parfait dévouement. Mais faites-nous la grâce d'ajouter à la joie que nous donne votre affection, celle que nous causeraient des lettres de votre main, nous informant que vous êtes en bonne santé. En effet, ce ne serait pas, même dans notre exil, un faible soulagement pour nous, que de recevoir de telles lettres de votre excellence.

*Traduit depuis la 128<sup>e</sup> lettre par M. X\*\*\**